

Deuils (suite)

Gilles Daigneault

Number 87, Spring 2009

Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9002ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daigneault, G. (2009). Deuils (suite). *Espace Sculpture*, (87), 24–26.

DEUILS (suite)

Gilles DAIGNEAULT

Par ordre chronologique: Ulysse Comtois, Serge Lemoyne, Paterson Ewen, Roland Giguère, Pierre Restany, Robert Wolfe, Guido Molinari, Jean Dumont...

Depuis dix bonnes années qu'elle existe, cette chronique a malheureusement dû prendre parfois des accents nécrologiques. Témoin les toutes premières lignes de la première livraison, « L'été 99 », dans le numéro 50 : « Pour plusieurs d'entre nous, cet été restera celui où Ulysse est parti pour le pays des morts. Pour de bon. Car il n'y a que l'Ulysse de *L'Odyssée*, cet autre "homme fécond en ruses", qui sache en revenir. Il n'est pas commode de lui concocter un tombeau convenable. Il y faudrait beaucoup d'*Espace*. Mentionnons seulement que son départ, à peu près un an après celui de cet autre expérimentateur généreux que fut Serge Lemoyne, rendait encore plus sépulcrale l'exposition *Déclics: Art et société...* »

Une dizaine d'années plus tard, donc, la disparition d'Ulysse Comtois semble bien irrémédiable. Après tout, dira-t-on, il n'a pas à se plaindre. De son vivant, il aurait été plutôt choyé par le système : Biennale de Venise, prix Paul-Émile-Borduas, importante rétrospective à notre Musée d'art contemporain... De son côté, Lemoyne — qui demeure un des ratés du moteur du prix Borduas — a quand même eu, dix ans avant sa mort, les honneurs d'une rétrospective *définitive* au Musée du Québec (même si ce n'était pas là le lieu rêvé pour ce *phénomène* montréalais avant tout). Faut-il rappeler que, quelques mois après sa mort, des inconnus ont mis le feu à sa maison d'Acton Vale, qui avait exemplairement partie liée avec son travail de création. Un autre de *mes* disparus, le critique Jean Dumont, avait finement écrit, à propos de cette maison, qu'elle « connaissait Rothko, Louise Nevelson et Gordon Matta-Clark, mais [qu']elle ne le

savait pas... » Et puis, Lemoyne peut toujours compter sur François Gauthier, cet ami qui lui voue une fidélité hors du commun et qui veille à ce que son œuvre ne devienne jamais un chantier de fouilles complètement abandonné — comme celle de Comtois ? L'automne dernier, sous le titre d'*Une maison qui n'est pas une maison*, Gauthier avait réuni une trentaine d'artefacts divers de l'artiste à la Chapelle historique du Bon-Pasteur. L'exposition était aussi sympathique que triste, un peu comme un enterrement. En fait, elle ressemblait au dernier Lemoyne que nous avons connu... On se disait, après beaucoup d'autres, que tout ça, c'est décidément « trop peu, trop tard ».

Depuis le 1^{er} décembre dernier, Betty Goodwin côtoie Paterson Ewen dans cette funeste liste alphabétique qui commence à compter pas mal de géants. Mais en l'occurrence, la disparition de « la grande dame du dessin », *ça craint*. Dans les faits, elle était déjà un peu disparue depuis quelques mois — même depuis quelques années — et un profond silence planait autour de sa personne et, plus gravement, autour de son œuvre. Au tournant de l'année, son ami René Blouin — qui d'autre ? — lui a rendu hommage avec un accrochage bien senti d'une vingtaine de pièces hétérogènes, le risque d'incohérence n'étant jamais bien grand avec « Betty » qui, avec des instruments différents, s'est toujours ingéniée à creuser le même sillon. Dans *Le Devoir*, le titre de la recension de Jérôme Delgado était inquiétant : « Dernier salut à Betty Goodwin »... En effet, qu'en sera-t-il de notre connaissance de cette œuvre subtile et polyphonique à la fin de l'année 2018, quand un petit entrefilet signalera le dixième anniversaire de la mort de l'artiste ? Certes, Betty Goodwin a été gâtée depuis le début des années soixante-dix — un peu comme Ewen et infiniment plus que Comtois ou Lemoyne — mais, pour toutes sortes de raisons qui n'ont rien à voir avec la qualité du travail, elle n'aura pas eu droit au traitement royal dont jouissent les acteurs « internationaux » de la scène de l'art contemporain. Qu'il suffise de faire mention d'une Louise Bourgeois dont

l'aventure offre tant de similitudes avec celle de notre grande artiste multidisciplinaire, la touche de l'une et de l'autre étant également personnelle, juste et intense, tant dans les petits dessins que dans les grandes machines... Je sais que le directeur d'*Espace* apprécierait une rétrospective de la sculpture de Betty Goodwin et, le cas échéant, je réserve dès maintenant le privilège d'en faire le compte rendu. En tout état de cause, je déteste l'idée que, dans quelques années, quelqu'un doive écrire encore une fois : « Trop peu, trop tard ».

Par ailleurs, on doit aussi considérer comme une sorte de deuil pour le milieu la mise à la retraite *anticipée* — même si elle survient après une quarantaine d'années de pratique de la muséologie — de Pierre Théberge qui fut un homme entêté (ce qui n'est pas toujours un défaut) mais surtout un homme libre et généreux. C'est lui qui dirigeait le Musée des beaux-arts de Montréal en 1987, au moment de l'inoubliable rétrospective de Betty Goodwin dont il écrivait alors qu'elle « ne cesse de laisser des traces souvent hésitantes, souvent mystérieuses, toujours émouvantes, de la fragilité inéluctable de la condition humaine et de ce que nous pouvons appeler, après Éluard, son "dur désir de durer" ». Des mots justes dont certains pourraient s'appliquer à sa propre activité de concepteur d'expositions. Personnellement, je lui dois de m'avoir appris beaucoup à l'occasion de la première rétrospective de Molinari qu'il avait organisée à la Galerie nationale du Canada, en 1976. Merci Pierre, et bonne continuation.

Enfin, il arrive que la Faucheuse ait la main leste : le monde de l'art contemporain québécois a appris avec une immense tristesse la disparition, cet automne, du jeune artiste multidisciplinaire et théoricien Patrice Duhamel. Cette fois, il faudra se mettre à l'ouvrage tout de suite pour sauver de l'oubli total une œuvre qui était plus que prometteuse. Elle était déjà exemplaire. Cela dit, je crois savoir que quelques-uns de ses contemporains se sont déjà attelés à la tâche. Il faudra y être attentif... ←



Betty GOODWIN, *The Blue Heart*, 2004-2005. Métal, cire, peinture, bois, tôle et dous. 43,1 x 55,6 x 13,7 cm. Photo : Richard-Max Tremblay.



Betty GOODWIN dans son atelier du boulevard Saint-Laurent, le 10 mars 1987. Photo : Richard-Max Tremblay, Betty Goodwin, 1987 ©



Patrice DUHAMEL. Photographie de Raymonde April, 2008.



Serge LEMOYNE,
*Hommage à Armand
 Vaillancourt*, 1987.
 Assemblage. 42 x 64 cm.
 Photo : avec l'aimable autori-
 sation de la galerie Simon
 Blais. Photo : Guy L'Heureux.



Ulysse COMTOIS, *Foot Prints*,
 1964. Bois peint. 46,2 x 26,7 x
 19 cm. Collection Musée d'art
 contemporain de Montréal.
 Photo : MACM.